

Paris, quai Saint-Michel, 2 septembre 2010

Emmanuel Bouchard

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

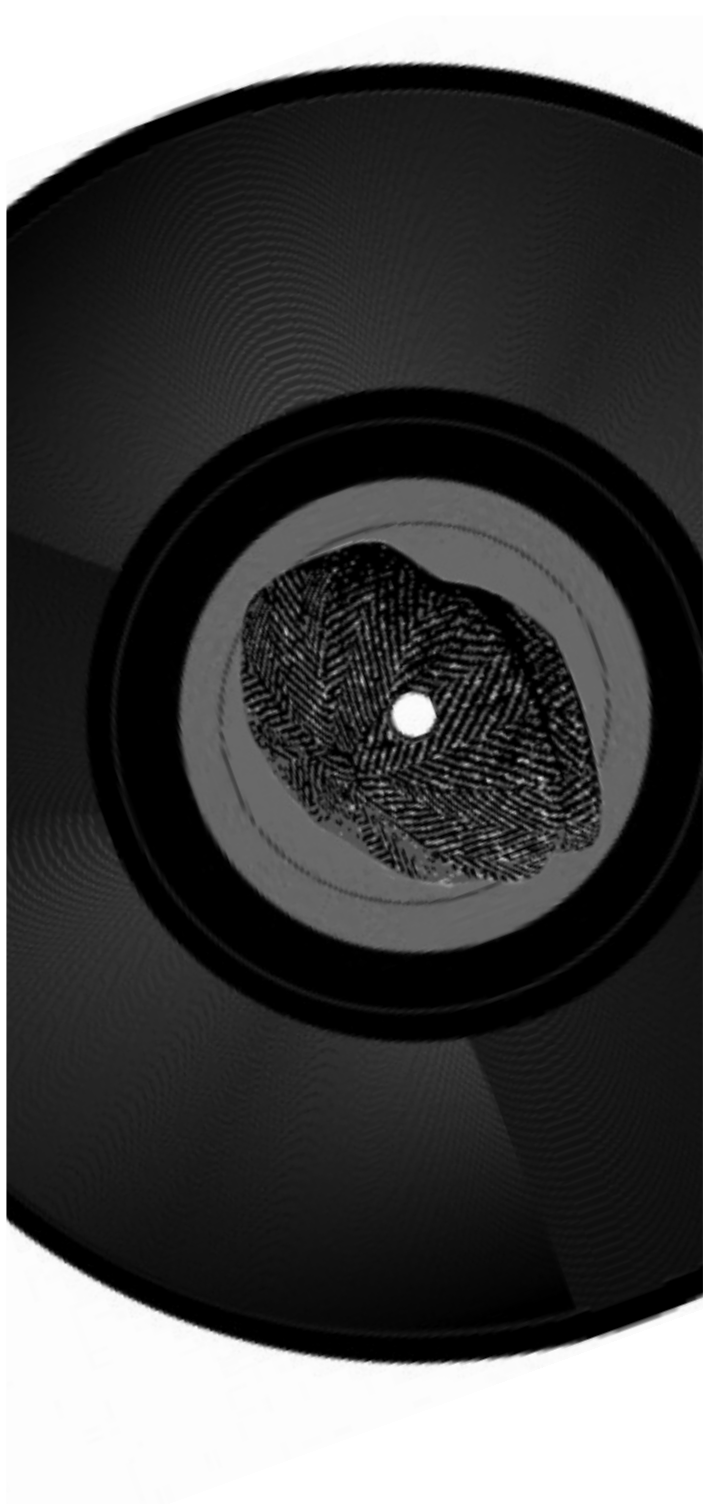
0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2012). Paris, quai Saint-Michel, 2 septembre 2010. *Moebius*, (133), 40–43.



EMMANUEL BOUCHARD

Paris, quai Saint-Michel, 2 septembre 2010

*And many nights endure
Without a moon, without a star
So will we endure
When one is gone and far*

Leonard Cohen, « True Love Leaves no Traces »

*Your loneliness
will bring you home*

Leonard Cohen, « A Deep Happiness »

Le petit homme à lunettes m'a interrogé du regard lorsque je lui ai tendu le livre sorti de mon sac. Il l'a pris avec précaution, l'a ouvert à peu près au milieu et s'est mis à lire la page de gauche à haute voix avec un mauvais accent : « Our Lady of Solitude ». À sa façon d'enfiler les vers, j'ai tout de suite compris qu'il connaissait le texte. Il levait les yeux à tout moment, accompagnant sa lecture de petits balancements de la main, comme si la musique jouait dans sa tête. Essoufflé après une minute, il a reculé de quelques pas pour s'appuyer sur le rebord d'une tablette chargée de livres, de photos et de gravures. Une toux creuse ; la main sur son paquet de cigarettes, dans le coin de sa boutique qui lui servait de comptoir-caisse : « V'savez, jeune homme, c'n'est pas exactement le genre de livre qui m'intéresse. Surtout des éditions anciennes que j'tiens ici. Si vous y tenez cependant, et parce que je l'aime bien, ce poète, choisissez quelque chose en échange dans cette boîte ; j'verrai ce que j'peux faire. »

Sur le parapet où reposaient son éventaire et celui de ses voisins s'empilaient, dans une caisse de bois brut, quelques

dizaines de livres en mauvais état et des photos anciennes protégées par une pellicule. Catéchismes, romans de gare, fascicules orphelins, manuels désuets... J'ai fouillé sans passion à travers ces reliefs, incapable de détacher mes yeux des promeneurs insouciantes qui longeaient la Seine en bas, à l'abri du temps. Perdu le goût de la lecture depuis le départ d'Helena.

*

À Clermont-Ferrand, le lendemain de notre rencontre, nous étions entrés au hasard dans une petite librairie bordant la cathédrale : un capharnaüm enfermant des livres neufs et usagés, des revues et des bandes dessinées, des traités et des dictionnaires. Quand nous nous étions retrouvés après plus d'une demi-heure à bouquiner goulûment chacun de son côté, notre récolte ne se limitait plus qu'à cinq ou six titres. Le sourire et la lumière irradiaient le visage d'Helena : elle avait penché délicatement la tête pour tirer de la pile que je serrais contre mon ventre le livre qu'elle avait elle-même retenu dans la sienne, *Musique d'ailleurs* de Leonard Cohen.

Nous avons conservé son exemplaire, corné, sale, froissé ; parfait pour notre équipée. Et nous nous y étions plongés tous les jours ensuite, comme dans un livre saint, y cherchant le miroir de nos âmes, les circonstances qui nous avaient unis, l'histoire de nos dérives, même. Un compagnon de voyage. J'entends encore nos chansons fredonnées à cœur de jour, obsédantes par leur présence ou à cause du vide qu'elles comblaient entre nous. Un espace parallèle à celui que nous traversions ; la promesse de nous souvenir du paysage, des trains, des parcours, des auberges et des villes, mais encore de la musique, des phrases sonores et des voix. Des voix surtout, les nôtres, qui répétaient en boucle des mots étrangers : « The Dream », « The Future », « It's Probably Spring », « Dance Me to the End of Love ».

En Bourgogne, nous avons roulé des heures sur des routes de campagne en nous faisant la lecture. Puis, imprégnés de chansons, nous avons cru percevoir, dans la grisaille des villages et des paysages normands, l'effet de

nos mélancoliques récitals et nous avons atteint le sommet du mont Saint-Michel les cheveux et le cœur en bataille, silencieux, le livre pendu à nos lèvres. *Book of Mercy*.

Sur les Champs-Élysées, quelques heures avant que nous nous séparions, Helena m'avait rendu le livre sans me regarder. Sans doute avait-elle cru que la poésie me suffirait, que la chaleur des mots allait agir là où nous avions échoué tous les deux.

J'avais enfoui Cohen au fond de mon sac, d'où il n'était plus sorti.

*

Les bouquinistes se méfient de la pluie, surtout ceux que les grands arbres laissent à découvert. Celui dont je fouillais les coffres n'a pas tardé à me faire signe lorsque l'averse s'est intensifiée. Je me suis avancé vers lui, à l'abri, et je lui ai présenté une photo format carte postale que j'avais trouvée dans la boîte : « C'est tout ce qui m'intéresse », ai-je tranché. Il a levé les épaules, l'air indifférent : « Bon, c'est comme vous voulez. »

En ventilant deux ou trois fois les pages de *Musique d'ailleurs* pour s'assurer que je n'y avais rien laissé, son doigt s'est arrêté sur la page de garde : « C'est vous qui avez écrit ça ? » En lettres fines, tracées de sa main, l'adresse d'Helena à Londres. Au stylo, rapidement, comme si l'information risquait de s'envoler avant que j'aie le temps de la saisir. Le bouquiniste m'a précédé avec son feutre, et j'ai transcrit soigneusement les chiffres et les mots au verso de la photo contre laquelle j'acceptais d'abandonner notre livre de chevet.

J'ai remercié le petit homme – « Pas d'quoi », qu'il a lancé – et j'ai cherché le premier bureau de poste. Un timbre. Rien de plus que l'adresse. Si elle rejoignait son destinataire, la seule photo ferait l'affaire : sur une rivière, près d'un port de plaisance en mouvement, la silhouette d'un grand bateau aux voiles ouvertes ; en arrivage ou en partance, impossible de savoir.